

Hans Magnus Enzensberger

Musique de l'avenir

traduit de l'allemand par Pierre Leclère

Hans Magnus Enzensberger est né en 1929 en Bavière. Fut étudiant à Erlangen, Fribourg, Hambourg et Paris. Il travaille aux côtés d'Alfred Andersch à la radio de Stuttgart puis comme lecteur aux éditions Suhrkamp. Fait partie du *Groupe 47* (aux côtés de Günter Grass et Heinrich Böll). Il crée dans les années soixante la célèbre revue *Kursbuch*. Il vit depuis 1979 à Munich.

Son premier recueil, *Défense des loups* (*Verteidigung der Wölfe*, Suhrkamp, 1957) situe Enzensberger au tout premier rang de la nouvelle génération poétique. Durant les quatre décennies suivantes, Hans Magnus Enzensberger publie de nombreux livres de poèmes, des essais sur la poésie, des romans, des traductions. Il intervient dans le débat culturel et idéologique. Il est l'auteur de plusieurs anthologies, dont le célèbre *Museum der modernen Poesie* (1960).

Il reçut, en 1963, le Prix Georg Büchner.

Poèmes disponibles en traduction française : *Poésies*, Gallimard, 1966, *Le Naufrage du Titanic*, Gallimard, 1981 et *Mausolée*, Alinéa, 1987.

Les poèmes présentés ci-dessous sont tous extraits d'un recueil non traduit, paru en 1991 chez Suhrkamp : *Zukunftsmusik* (*Musique de l'avenir*).

LA FEUILLE VIERGE

La répudiation de Hagar,
horrible histoire de divorce,
Genèse 20, 21,
seul le Ciel sait
ce qu'elle peut avoir de saint.

Mais le drapage des plis,
mais l'eau
qui mousse sous le pont,
les chiens qui jouent, le château
sur le rocher au lointain,
la femme au tablier rouge
qui étend le linge sur le pré
à blanchir, et le pêcheur
dans sa cabane de planches au bord de l'étang,
minuscule – on dirait bien
qu'il est endormi,
comme la chouette au haut des branches.
Là où je suis,

personne ne pêche, pas de héron
qui crie, le château bleu
n'est pas un château bleu, la lutte
dans la chambre ne fait pas de plis.

Une pincée de poudre, dissoute dans l'huile,
c'est tout, sur une planche.
Ce que je vois n'est pas là,
cela fait défaut. Mes yeux me trompent.
Je veux être trompé
et tromper.
Seul le Ciel sait
ce que cela peut avoir de saint.
Sous le pont moussent,
plus frais que l'eau,
le vert de gris, la céruse et la malachite.

FAUSSE ÉVIDENCE

Tu dis :
J'ouvre les yeux et vois ce qui est là
par exemple là-bas devant le mur cette femme nue là
ou ici ce triste crayon
ou l'œil qui me fixe sans cesse à rendre fou
Je ferme les yeux et vois ce qui n'est pas là

– C'est aussi simple que ça
C'est si facile de te tromper

Car en réalité la réalité est sens dessus dessous
tout comme ta tête et le cinéma dans ta tête

D'où sais-tu si c'est l'œil qui est mobile et l'image, fixe
ou si c'est l'œil qui est fixe et l'image, mobile ?

Ce qui est sûr, c'est que ce qui a disparu n'est pas disparu
et que ce qui est présent n'est pas présent

Soit tu vois le cinéma ou le film
soit l'œil soit l'image

C'est pourquoi tu fixes sans arrêt cette femme nue
qui ne bouge pas
les yeux grands ouverts à en devenir fou
cette femme qui n'est pas là
et tu regardes les yeux fermés ces tristes lunettes ici
ce massacre au cinéma
ces objets qui dansent devant toi sur la table

– C'est aussi simple que ça
C'est si facile de te tromper

Ou tu regardes quelques yeux dans lesquels se reflètent tes yeux
dans lesquels se reflète une paire d'yeux que tu regardes

Ouvre les yeux et ce qui apparaît est disparu
Ferme les yeux et ce qui a disparu apparaît

– Mais ça ne te saute pas aux yeux
Tu dis :
J'ouvre les yeux et vois ce qui est là
etc. ad infinitum

LA FEUILLE VIERGE

Ce que tu tiens maintenant dans ta main est presque blanc,
mais pas tout à fait ; il n'existe rien de tout à fait blanc ;
c'est lisse, dur, coriace, mince, et habituellement,
cela craquette, coule, craque, se déchire, presque inodore ;
et cela ne reste pas en l'état ; cela se couvre
de mensonges, absorbe toutes les terreurs, toutes les contradictions,
rêves, angoisses, artifices, larmes, désirs ;
jusqu'à ce qu'ils soient secs, jaunis, piqués, gris ;
jusqu'à ce qu'elle se détrempe, sous la pluie, se décompose, dans les déchets,
se réduise toujours plus ; seulement le meilleur peut-être
– et dans le meilleur, peut-être ce que nul n'a écrit
est le meilleur : un poisson, une salière, une étoile,
une licorne, un éléphant ou une tête de bœuf,
signe de Saint Luc ; ce qui apparaît
quand tu le regardes à contre-jour – dure,
peut-être, mille ans, ou une minute encore.

CONSISTANCE

La pensée
derrière les pensées.
Un galet, ordinaire,
sans mélange, dur,
pas à vendre.

Ne se dissout pas,
n'est pas
en discussion,
est ce qu'il est,
n'augmente pas, ne diminue pas.

Irrégulier,
sans couleurs vives, veiné.
Ni neuf ni vieux.
Ne nécessite pas de justification,
n'exige pas de croyance.

Tu ne sais pas où
tu te l'es procuré, où
il va, à quoi
il sert. Sans lui,
tu ne serais pas grand-chose.

QUATRIÈME SYMPHONIE

Bruits cardiaques comme des cloches de vache qui s'éloignent.
Électrocardiogramme de Mahler, gargouillis nébuleux.
Déchirée avec circonspection – oh Schopenhauer !
la voix de poitrine du basson tuberculeux.
Puis de nouveau, un vacarme criard, pompier :
ce qui avait disparu crie encore une fois
à tue-tête, puis, après l'entracte,
les jouissances qui se retirent,
le sifflement nerveux de l'art
qui lentement se dégonfle.

Tout cela en frac. Un souffle
de music-hall sous la tente affalée,
cirque, vaudeville. Bijoux
dans des loges vermoulues, odeur d'urine
dans les escaliers, à côté
on joue au bingo, et dehors,
Rua das Portas de Santo Antão,
un nègre gigantesque examine les putains.

Des mots d'antan comme mélancolie,
fièvre puerpérale se présentent
lors de ces tourments périmés
qui nous libèrent,
pour quelques minutes,
de l'idiotie de la simultanéité,
tandis que le siècle, agile
comme le voleur à la tire devant la porte,
comme si de rien n'était,
tire plein d'impatience à sa fin.

LE PROBLÈME DES BESOINS

Imperceptiblement, la rage contre la paix
se concentre dans le café de la plage
en un poing dans le creux de l'estomac.
Il s'en faut de peu, et le marchand de meubles,
encerclé de cloisons mobiles ajustées au centimètre près,
met le feu à son matelas,
le banquier dégueule aux WC,
et dans un dernier sursaut,
le collectionneur de verres filigranés bousille
son cauchemar irremplaçable ;

tandis que le jeune Turc, épuisé
après la bagarre au couteau,
rêve d'un cabriolet blanc comme neige,
qu'après la réunion vociférante, le nazi
emmène son caniche au salon de soins
et que le terroriste évadé
s'installe, soulagé,
dans la balancelle.

L'INVULNÉRABLE

Dans l'art de l'omission,
il est passé maître.
Sanguinaires, les crimes
qu'il n'a pas commis,
interminable, la légion des fautes
qu'il a évitées.
Les remarques pertinentes,
les jeunes filles non engrossées
jalonnent son chemin.
Son absence d'odeurs
est à couper le souffle,
sa réputation
condamne tous les nettoyages à sec au chômage,
il est blanc, il n'éternue pas,
il nous bénit, est béni.
Il n'y a pas à craindre
d'autres signes de vie
de sa part.
Sans verrues, il disparaît
de sa propre photo.

LUMIÈRE RÉSIDUELLE

Si, si, je suis aussi de ceux
qui arrivent à vivre ici. Et même facilement,
comparé à Katowice ou à Montevideo.
Ça et là des restes de paysage,
des rails qui rouillent, des bourdons.
Une petite rivière, des aunes et des noisetiers,
parce que l'argent n'a pas suffi
pour la réguler. Au-dessus de l'eau trouble,
le grésilleme nt de la ligne de haute tension
ne me dérange pas. Il me persuade
que je pourrais lire encore un instant
avant qu'il ne fasse noir.
Et si je veux m'ennuyer,
il y a la télévision, le tampon d'ouate colorée

sur les yeux, tandis que dehors,
les candidats enfantins au suicide sur leurs Honda
vrombissent autour de la place mouillée. Même le vacarme,
même la vengeance sont encore signes de vie.
Dans le demi-jour avant de nous endormir,
pas de coliques, pas de véritable douleur.
Nous ressentons en bâillant, elle et moi,
le temps qui rapetisse
de minute en minute
comme de légères courbatures.

PRAGMATISME

Tout sauf des pressentiments ! Il y a
belle lurette que nous connaissons la musique :
parts du gâteau, panneaux en trompe-l'œil,
couverture médiatique, finalement,
on décroche la timbale :
conseil d'administration ou politbureau,
et à soixante ans, l'indemnité de licenciement
« fixée à l'amiable ».

Ah oui, si seulement le petit doigt n'existait pas,
qui nous susurre : panique,
Alzheimer, allégresse, rébellion.
Tout est bien qui finit mal.
La veine bleue fait tic-tac,
En voilà de belles
que nous ne verrons pas. La plaie
du possible saigne encore.

HISTOIRE ORDINAIRE

Il fait ses premiers pas, son début,
C'est un faiseur, qui fait impression, des études,
des progrès, une boulette, du vacarme, du fric,
il fait un gros coup, le fait fructifier,
fait marcher son monde, fait valoir, il fait son trou,
fait croire, fait le malin, se fait valoir,
ne fait pas demi-mesure.

Elle par contre ne se fait pas de soucis, se fait belle,
s'allonge dans le lit tout fait, fait le ménage,
se fait une belle coiffure, se fait du cinéma,
bien foutue, elle fait bonne impression,
elle se fait du souci, fait place, fait la lumière,
elle fait des progrès spectaculaires, se fait des illusions,
n'en fait pas un plat, fait l'amour avec tout le monde,
ça ne lui fait rien, ça se fait tout seul.

Il veut se la faire, lui fait prendre des vessies pour des lanternes,
lui fait des papouilles, la fait jouir,
voie de fait.
Ne me fais pas lanterner, dit-il, ne fais pas ton cinéma.
Elle fait contre mauvaise fortune bon cœur.
Que pourrait-elle faire d'autre ?
L'habit fait oublier, l'occasion fait l'amour.

Il lui fait l'amour, elle se laisse tout faire,
fait le grand écart, fait une courte passe,
ne s'en fait pas trop, crie
ça fait cinq cents marks, crie
À moi, on peut me faire ça.

Il continue à faire.

Elle en fait les frais.

Il ne fait pas dans la dentelle, lui fait des sales coups,
lui fait peur, lui fait des saletés, des misères.

Elle ne peut plus vivre avec,
elle ne fera pas de vieux os.

Il fait demi-tour, il se fait la malle.

Elle lui crie : Quel plaisir tu me fais de décamper !
Fais pas ta maligne, lui crie-t-il, fais ton trou, si tu peux.

Décidément, il n'y a rien à faire.

LA CONFUSION

Te rappelles-tu, jadis à Prague, avec notre Tatra antédiluvienne,
nous fimes une sortie, comment s'appelait l'auberge au nord du fleuve,
Orlik, Horlik, un nom en k, nous avions jeté
les couettes sur le sol, il faisait si lourd,
les crapauds chantaient au bord de l'eau, qu'est-ce que je raconte, j'ai failli
mourir de froid dans les draps humides, c'était bien à l'automne
de la chute du mur, non attends, nous habitons à Vienne,
j'aurais pu t'étrangler comme ça, il y a combien de temps,
c'était la Guerre du Golfe, à Mödling, nous n'avions pas d'argent
pour le loyer, je n'aurais pas dû te suivre, ah oui,
passons l'éponge, et maintenant tout d'un coup, tu m'as trompé,
comment ça, et même dès le début, ce fut l'erreur,
à Prague, laisse donc ces vieilles histoires, ça a commencé
là-bas, au bord du fleuve, ça y est, ça s'appelait Odradek,
quoi donc, l'hôtel, je me rappelle maintenant, il sentait
le foin, des andouillers dans le couloir, ne me touche pas,
dehors, les patineurs sur l'étang, paraissaient minuscules
dans le soleil étincelant, bon, comme tu veux,
ça sentait le moisi, et de plus j'étais malade, la jaunisse,
la pharmacie était fermée, c'était dimanche, un dimanche de juillet,
et nous avons fait une promenade en barque, et alors, je ne veux pas cet enfant,
as-tu dit, tu mens, je préfère me suicider,
ce n'était pas moi, qui alors, ah je vois, tu
me confonds sûrement avec cette Karla ou Karola,
comment s'appelait-elle encore, tu es complètement folle, et moi, et moi
espèce d'idiote faisais des ménages tandis que tu, des années durant,
ça suffit, je n'en peux plus, ne t'énerve pas,
c'est ce que tu dis toujours, laisse-moi au moins finir,
c'est ce que tu as dit à l'époque, à Prague, nom de Dieu,

arrête donc enfin avec ces histoires, avec ton foin et ta mémoire,
tu parles, Odradek, maintenant qu'il est trop tard, oui, je veux bien,
c'était alors, c'est du passé.

POÈME SUR L'OREILLER

Pour ta présence jusqu'au bout
de tes doigts, pour ton désir,
pour la façon dont tu plies les genoux
et me montres tes cheveux,
pour ta température
et ton obscurité ;
pour tes petites phrases,
le poids léger de tes coudes
et l'âme matérielle
qui luit dans le petit creux
au-dessus de la clavicule ;
pour ton départ
et ta venue
et pour tout
ce que j'ignore de toi,
mes syllabes taciturnes
sont trop peu, ou trop.

IDÉES EN FUITTE

Provisoirement, ça progresse encore,
ça va bien,
va son cours.

Nos victoires
défilent devant nous
Même nos défaites
se sont avérées fugitives

Nous sommes des précurseurs
qui sont à la traîne de leurs descendants

ou des survivants
bien en avance sur leur temps

Même la fin du monde
n'est peut-être
qu'un phénomène provisoire
Provisoirement nous mourons
bien tranquillement
dans nos chaises longues.

On verra bien plus tard.

UN LAPIN DANS LE CENTRE DE CALCUL

La bécane la plus rapide,
montage en parallèle,
presque mille mégaflops,
n'arrive pas
à suivre son petit cerveau.

La lèvre supérieure tremblante,
tressaillant dans la lumière du néon,
ses grands yeux fixés
sur l'écran,
il tambourine dans sa panique
sur le linoléum gris.

Puis, il est trois heures du matin,
le dernier physicien du plasma
est rentré à la maison,
il se dresse subitement
et fait des crochets
entre les moniteurs
et les imprimantes bégayantes
à travers la salle déserte.

Doux peureux,
notre aîné
de cinquante millions d'années !

Échappé à la soif de sang des chasseurs,
au pilon, au gaz, au virus,
il continue, imperturbable, ses crochets.
Venant de l'éocène, il nous dépasse
en sautillant pour gagner un avenir
riche en ennemis,
mais nourrissant et luxuriant
comme le pissenlit.

LE POISON

Non pas rond, comme c'était autrefois,
très peu, un grain, renfermé
comme une baie, aussi petit
qu'un petit pois, caché dans une bague,
une capsule, privé, minimal,
secret comme une idée fixe,

mais manifeste comme l'océan,
pesant et normal,
largement diffusé, déchaîné
comme le vent, nuageux, inodore,
et aussi insaisissable, omni-
présent que Dieu jadis,

qui, grain privé,
pèse peu, toujours moins,
comme un petit pois, secret,
comme une baie de belladone
dans la poitrine, renfermé
comme une idée fixe.

MUSIQUE D'AVENIR

Celle que nous attendons, pleins d'impatience,

apportera la réponse.

Elle brille, est incertaine, lointaine.
Celle que nous laissons venir
ne nous attend pas,
ne vient pas vers nous,
ne revient pas à nous,
reste indécise.

Ne nous appartient pas,
ne s'enquiert pas de nous,
ne veut rien savoir de nous,
ne nous dit rien,
ne nous revient pas.

Ne fut pas,
n'est pas à notre disposition,
n'a jamais été là,
n'est jamais.

Poèmes extraits de *Zukunftsmusik*, © Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main (1991).